

enfants; les enfants et leurs familles ne peuvent plus dès lors subsister uniquement de la terre. »

Ce qui doit être mis au compte de la Révolution, c'est d'avoir porté cette division de la propriété foncière jusqu'à l'émiettement du sol par l'égalité des partages; d'avoir doublé et même triplé l'impôt foncier, de sorte qu'à force de taxations et de prélèvements excessifs, la valeur de toute une propriété passe au bout d'un certain nombre d'années aux mains de l'État, devenu le véritable héritier et l'unique bénéficiaire; d'avoir, par la confiscation des biens du clergé et de la noblesse, enrichi les agioteurs et la bourgeoisie voltairienne et fait tomber à la charge du peuple les services publics qui pesaient autrefois sur ces biens; d'avoir enfin, par la violation du droit de propriété collective, ouvert la porte au socialisme¹.

65. *Troisième objection.* — C'est un fait admis par tous, que la condition matérielle des populations agricoles du moyen âge était des plus misérables, pour l'habitation, le vêtement, la nourriture; qu'un progrès considérable sous ce rapport s'est accompli depuis la Révolution; que l'ouvrier est mieux vêtu, mieux nourri, mieux logé que par le passé. Qui n'a lu le portrait du paysan du dix-septième siècle par La Bruyère?

Réponse. — Aux articles de certains dictionnaires sur le moyen âge, aux descriptions des *Manuels civiques*, on peut opposer, sans risque de se tromper, les écrits d'érudits tels que : Léopold Delisle, Siméon Luce, Leymarie, Liber, Sismondi, Hallam, qui établissent par des preuves rigoureuses qu'en France, en Allemagne, en Italie, en Angleterre, la condition du plus grand nombre était meilleure, au treizième siècle, qu'elle ne l'est aujourd'hui. Le paysan qu'a rencontré La Bruyère est un mortel fortuné à côté de l'ouvrier des mines qu'a dépeint de nos jours l'auteur de *Germinal*². Que les conditions économiques du temps actuel soient meilleures, à certains égards, que celles de l'âge précédent, cela est dû, non à la Révolution, mais au progrès des sciences physiques et naturelles, aux inventions et aux découvertes de l'industrie, à une plus grande facilité dans les moyens de communication, à la création des chemins de fer, etc., progrès qui, dans une société chrétienne, rendrait le sort des populations encore plus heureux. — Un fait qui réduit à néant toutes les

¹ Cf. M^r FREPPEL, *la Révolution française*, p. 87. — ² ÉMILE ZOLA.

déclamations de la libre pensée sur le sujet en question, c'est la force corporelle, la vigueur de tempérament des hommes des siècles passés, attestée par les armures des chevaliers du moyen âge, et par tant de travaux accomplis sans l'aide de machines. Si les conditions matérielles avaient été si mauvaises qu'on le suppose, comment expliquer cette vigueur et cette force^a?

3. Le christianisme a contribué au progrès intellectuel et artistique.

Le christianisme et l'instruction.

Zèle de l'Église pour l'instruction.

66. L'Église catholique est une société essentiellement enseignante; elle revendique hautement la mission qu'elle a reçue de Jésus-Christ de prêcher l'Évangile à toute créature¹. La culture des intelligences ne peut donc être que favorable à son enseignement. Loin de redouter l'instruction, comme ses ennemis l'accusent, elle ne cesse de la provoquer, en exhortant les parents à faire instruire leurs enfants et en favorisant de toutes manières la fondation des écoles. On sait que le premier soin des missionnaires en pays infidèles, lorsqu'ils ont converti quelques âmes à la foi, est de bâtir des écoles au sein de la chrétienté naissante. Or ce que l'Église fait de nos jours, elle l'a toujours fait.

Instruction primaire.

67. « L'instruction pour tous! » est un mot éminemment chrétien: il a été prononcé par le pape Innocent III, au treizième siècle; mais la chose qu'il exprime a été pratiquée dès le premier siècle de l'ère chrétienne.

Saint Jean, à Éphèse, et saint Polycarpe, à Smyrne, établirent des écoles où ils instruisaient des jeunes gens. — Au second et

^a « L'ancien régime, après mille ans, s'est résumé dans ces géants des guerres de la République et de l'Empire, dans ces hommes supérieurs à toutes les fatigues, trempés, musclés, robustes d'âme et de corps. Le règne de la bourgeoisie se résume, après quatre-vingts ans, par les prisons et les hôpitaux pleins, les suicides innombrables, l'alcoolisme, qui des grandes villes gagne les campagnes, l'effroyable dégénérescence physique et morale de tout un peuple. » (É. DRUMONT.)

¹ S. Marc, XVI, 15.

au troisième siècle, il y avait, à côté des églises, des bibliothèques et des écoles, parmi lesquelles tiennent le premier rang celles des catéchumènes, dont l'instruction et l'éducation duraient ordinairement deux ans.

Quand les Barbares se précipitèrent sur le monde romain, détruisant tout sur leur passage, la science se réfugia dans les cloîtres et les presbytères, où étaient instruits gratuitement les enfants du peuple. Au témoignage de Guizot, chacun des monastères de l'ordre de Saint-Benoît devint une école pour les classes populaires. — Au huitième siècle, Charlemagne^a ordonna que chaque abbaye entretînt une école, où les enfants apprendraient la lecture, l'écriture et le calcul. On possède encore un capitulaire de Théodulphe, évêque d'Orléans (799), où il est enjoint aux prêtres d'établir des écoles dans les bourgs et dans les villages. — En 1177, le troisième concile de Latran prescrivit qu'un maître serait établi dans toutes les cathédrales pour les écoliers pauvres. — D'après Siméon Luce, le savant historien de du Guesclin, on ne peut guère douter que, pendant les années même les plus agitées du quatorzième siècle, la plupart des villages n'aient eu des maîtres enseignant la lecture, l'écriture et un peu de calcul.

Au seizième siècle, l'enseignement primaire fut entravé par les guerres religieuses que suscita le protestantisme, lesquelles amenèrent en maints endroits, et la confiscation des biens ecclésiastiques, dont une partie servait à l'entretien des écoles, et l'usurpation ou l'aliénation d'un grand nombre d'établissements scolaires^b. — Il reprit son mouvement progressif aux dix-septième et dix-huitième siècles. Les congrégations religieuses uniquement ou principalement vouées à l'éducation et à l'instruction des enfants pauvres se multiplièrent; et en France, en particulier, à l'époque où éclata la Révolution française, il y avait dans presque toutes les provinces des écoles nombreuses, florissantes et fréquentées.

^a Le savant Ampère disait à l'Institut, en 1837 : « Charlemagne a probablement établi plus d'écoles primaires qu'il n'en existe aujourd'hui. »

^b « Il nous faut maudire, dit à cette occasion Claude de Saintier, évêque d'Évreux (1576), il nous faut maudire la conduite sacrilège de notre siècle, où l'on a vu les gens de guerre aliéner ou usurper les maisons d'école et les biens qui y avaient été affectés, en sorte qu'à peine trouve-t-on une maison, une école ou un maître, nous ne disons pas dans les campagnes, mais même dans les villes les plus peuplées. » (Cité par LACHAUD, *Où est le bonheur du peuple*, p. 225.)

Objections.

68. *Première objection.* — Avant 1789, l'instruction était réservée à quelques privilégiés de la naissance et de la fortune. L'instruction était négligée en France. Ce n'est que depuis le commencement du dix-neuvième siècle que, sous l'influence de l'esprit moderne, les écoles n'ont cessé de se multiplier.

Réponse. — Il n'est plus permis qu'à des ignorants ou à des déclamateurs sans conscience de parler ainsi. En dehors de l'enseignement secondaire et de l'enseignement supérieur, dont il sera question plus loin et qui avaient de nombreux établissements, l'enseignement primaire était partout répandu. Les travaux importants et consciencieux de MM. du Boulay, Taranne, Vallet de Viriville, Charles Jourdain, Brunetier, de Beaurepaire, de Charmasse, de Barthélemy, de Resbec, Fayet, Babeau, Albert Duruy, de Ribbe, Allain, etc., ne laissent aucun doute à cet égard.

Avant leurs recherches, beaucoup ont pu croire de bonne foi que l'instruction faisait défaut sous l'ancien régime, ignorant que la Révolution, après avoir supprimé toutes les écoles, s'était montrée impuissante à les rétablir et avait laissé croupir les enfants du peuple dans une ignorance déplorable.

« L'instruction est nulle depuis dix ans, » disait Portalis devant le Corps législatif. « L'instruction publique est presque nulle partout, » déclarait à son tour le ministre Chaptal, dans un projet de loi sur l'instruction publique (1801). « La génération qui vient de toucher à sa vingtième année est irrévocablement sacrifiée à l'ignorance, et nos tribunaux, nos magistrats, ne nous offrent que des élèves des anciennes Universités... Les écoles primaires n'existent presque nulle part, de manière que la masse de la nation croît sans instruction. » Les révolutionnaires eux-mêmes étaient contraints d'en convenir.

« Autrefois, c'est l'aveu de Sonthonnax, la plus petite commune avait son maître d'école; et dans les endroits trop pauvres, le curé ou le vicaire se chargeait souvent de ces respectables emplois. » L'abbé Grégoire disait à la tribune, le 14 fructidor an II : « L'éducation nationale n'offre plus que des décombres. Il ne nous reste que des collèges agonisants. Sur près de six

^a En 1799, le même écrivait : « Les écoles primaires sont encore à naître. » En matière d'enseignement, comme en tout le reste, « la franc-maçonnerie n'a de force que pour démolir; elle est incapable de rien édifier. »

cents districts, soixante-sept ont quelques écoles primaires. Cette lacune de six années a fait presque écrouler les maîtres et les sciences^a. » Des rapports constatent : « qu'il n'y a pas le dixième des enfants qui sachent lire. Il n'y a pas d'écoles, moins encore de professeurs. Ces derniers ne savent même pas l'orthographe; ils sont ivrognes, dévergondés; on les fuit, parce qu'ils sont cyniques et impies. Les élèves n'ont nulle subordination, pas plus que les professeurs n'ont de conduite. Encore ces misérables professeurs, fait-on ce qu'on peut pour les garder, mais vainement. »

Après la Révolution, l'Empire, la Restauration, la monarchie de Juillet et les autres gouvernements qui ont suivi, travaillèrent successivement à étendre le nombre des écoles populaires. Le public ignorant croyait voir là une supériorité sur les âges précédents, un progrès de la civilisation et des lumières. De fait, on rétablissait avec peine ce qui avait existé dans le passé.

69. *Deuxième objection.* — On ne peut nier que la gratuité de l'enseignement primaire ne soit une création de la libre pensée contemporaine.

Réponse. — La gratuité, créée par la libre pensée, n'est que fictive; elle est faite aux dépens de tous les contribuables, pauvres et riches, et devient pour la nation une dette écrasante. En outre, elle est sans profit pour les familles qui veulent et peuvent procurer à leurs enfants un enseignement religieux.

Avant 1789, il y avait pour l'enseignement primaire un budget de plus de vingt millions de livres, supporté, non point par l'État, mais par les congrégations, les fabriques et les fondations particulières. C'était là la véritable gratuité.

« Qu'est-ce donc qui appartient en propre à la Révolution française en matière d'instruction? Une conception absolument fautive, celle de l'État enseignant, du monopole et de la centralisation universitaire¹. »

^a C'est le chiffre de Condorcet. Chargé de présenter, en 1792, à l'Assemblée législative un plan d'organisation pour l'instruction publique, il fit établir au préalable par son collègue Romme, mathématicien distingué, le chiffre des ressources appliquées jusque-là à l'enseignement. Celui-ci trouva : 1° que la plupart des fabriques donnaient une pension pour les maîtres des petites écoles; 2° que dans plusieurs villes ou villages la municipalité y ajoutait; 3° que de fondateurs très nombreux satisfaisaient au reste.

¹ M^{rs} FREPPEL, *la Révolution française*, p. 120. — Cf. aussi J. LACHAUD, *Où est le bonheur du peuple*, p. 231.

Haut enseignement.

70. L'Église n'a pas apporté moins de sollicitude à favoriser le haut enseignement que l'enseignement primaire. Elle sait, selon le mot de Bacon, que « si peu de science éloigne de la religion, beaucoup de science y ramène ».

Pour comprendre et exposer scientifiquement les dogmes révélés, comme pour réfuter les objections et les difficultés qu'on a opposées de tout temps au christianisme, les apologistes des premiers siècles, les Pères et les Docteurs de l'Église, les théologiens, les défenseurs de la foi, ont dû étudier et approfondir toutes les sciences : car il n'en est aucune qui n'ait de nombreux points de contact avec la révélation. De là, lorsque la paix fut rendue à l'Église, au quatrième siècle, ces grandes écoles chrétiennes établies dans les principaux centres de l'Empire romain, entre autres, celles d'Alexandrie, où brillèrent les Clément d'Alexandrie et les Origène; de là, à l'époque des invasions et jusqu'à Charlemagne, le soin pieux que prirent les moines de conserver toutes les œuvres de la littérature antique; après Charlemagne, la prodigieuse activité intellectuelle qui se déploya dans les monastères de Fulda, de Reichenau, de Saint-Gall, de Corbie, de Cluny, dans les célèbres écoles épiscopales de Paris, d'Orléans, de Cambrai, de Chartres, de Toul, etc.; à partir du douzième siècle, la fondation des Universités, toutes sorties des écoles théologiques, et dont le nombre s'élevait à soixante-quatre en Europe, lorsque parut la prétendue réforme^a; puis, à côté des Universités, dans toute l'Europe occidentale, de nombreux collèges où religieux et laïques rivalisaient pour donner l'enseignement secondaire^b.

^a Il y en avait vingt-quatre en France, dont huit fondées par des Papes : Aix (Alexandre V), Avignon (Boniface VIII), Cahors (Jean XXII), Montpellier (Nicolas IV), Nantes (Pie II), Orléans (Clément V), Reims (Paul III), Toulouse (Grégoire IX). — L'Université de Paris comptait encore 20 000 étudiants, au seizième siècle; celle de Padoue, 40 000; Bologne, 20 000, en 1262; Oxford, 30 000, en 1231; Prague, 36 000, en 1408.

^b De 1149 à 1661, Paris seul a vu fonder et doter 65 collèges. Toutes les grandes villes en France en avaient plusieurs. En 1710, plus de cent collèges étaient dirigés par les Jésuites. — Au moment de la Révolution, il y avait en France 562 collèges avec 72 747 élèves, dont les quatre septièmes recevaient entièrement ou partiellement l'instruction gratuite. (VILLEMAIN, *Rapport sur l'Instruction secondaire*, 1843.) — Pour l'enseignement spécial, outre les Universités et le Collège de France, il y avait 50 académies, 72 écoles spéciales ou professionnelles de dessin, d'hydrographie, de mathématiques, d'art militaire, d'artillerie, de marine, des mines, des ponts et chaussées. — « Avant 1789,

71. Parmi les sciences qui sont le plus redevables au christianisme, il faut citer : 1^o la philosophie, qui, avec saint Augustin et saint Thomas, a ajouté aux lumières de génies comme Platon et Aristote; 2^o l'histoire universelle et la philosophie de l'histoire, dont les païens, par suite de leur exclusivisme national, n'avaient pas même l'idée; 3^o l'archéologie, la linguistique, l'étude comparative des langues, la paléographie, la numismatique, l'épigraphie, la critique historique : sciences auxquelles a donné lieu l'étude des textes sacrés, des monuments de l'antiquité chrétienne et du langage des peuples qu'avaient à évangéliser les missionnaires catholiques.

Quant aux sciences naturelles, le merveilleux essor qu'elles prirent vers la fin du moyen âge, longtemps avant que Bacon en eût formulé la méthode, est dû à l'initiative de savants chrétiens. L'Église en a toujours favorisé et encouragé le développement. « Il n'y a, dit Léon XIII dans son encyclique *Immortale Dei*, il n'y a aucune des vérités naturelles qui soit en contradiction avec les enseignements de la foi révélée; beaucoup d'entre elles la confirment, et, comme toute découverte de la vérité provoque l'homme à connaître et à louer Dieu, l'Église accueillera toujours volontiers et avec joie tout ce qui peut contribuer à augmenter les conquêtes des sciences; parmi lesquelles, ainsi qu'elle l'a toujours fait, elle favorisera et encouragera plus particulièrement les progrès des sciences naturelles¹. »

72. Il en fut de même de la littérature proprement dite. La renaissance des lettres eut pour promoteurs les papes Nicolas V et Léon X. Au quinzième siècle, des chaires furent érigées en Italie, en France, en Allemagne et en Angleterre, pour l'enseignement de la littérature classique; on étudia sous toutes ses faces l'antiquité grecque et latine, et chez toutes les nations les meilleurs humanistes furent des prêtres et des hommes d'Église. Ce que doit au christianisme l'éloquence, les chefs-d'œuvre des Pères de l'Église et des orateurs de la chaire au dix-septième siècle en sont les témoignages vivants et immortels.

disait Guizot à la Chambre des députés, dans la séance du 15 mars 1835, avant 1789, il y avait en France une grande et active concurrence entre tous les établissements particuliers, toutes les congrégations, toutes les fondations savantes, littéraires, religieuses, qui s'occupaient d'instruction publique. Cette concurrence était très active, très efficace; et c'est à cette concurrence qu'ont été dus en grande partie les bienfaits du système d'éducation de cette époque, et la vitalité, cette vitalité énergique qu'il a manifestée à différentes époques. »

Le christianisme et les arts.

Régénération de l'art par le christianisme.

73. L'art est l'expression de l'idéal, la manifestation du divin sous une forme sensible, l'apparition de l'infini dans le fini, du céleste dans le terrestre.

Or la doctrine chrétienne est la seule qui réunisse, sans les confondre, ces deux éléments de l'art : l'idéal invisible et le réel visible, qui en est le reflet créé.

Les religions orientales, qui absorbent en Dieu l'homme et le monde extérieur, sont la négation même de l'art; la mythologie grecque, qui absorbait Dieu dans la nature et dans l'homme, a permis aux artistes de la Grèce de pousser jusqu'à ses dernières limites l'étude des formes, de réaliser le type de la beauté purement humaine, mais non de sortir du cercle des choses sensibles et visibles.

Le christianisme, au contraire, sépare profondément Dieu de son œuvre, la nature divine de la nature humaine; mais ne s'arrêtant qu'à regret aux choses terrestres, dans lesquelles il nous montre l'image des choses célestes, il nous invite à nous élever, de degré en degré, des créatures à leur principe infini, à leur exemplaire éternel. De là résulte, dans l'art chrétien, la prédominance de l'élément idéal sur l'élément sensible. C'est ainsi que le christianisme a régénéré l'art, l'a complètement renouvelé et l'a porté au plus haut degré de perfection^a.

Les types chrétiens.

74. Comme types idéaux, correspondant au bien et au mal mélangés dans la création matérielle, la religion chrétienne présente à l'artiste : le Christ, type du monde moral uni à Dieu par la grâce, et Satan, type du monde séparé de Dieu par le péché.

75. Le Christ de l'Évangile est, par sa sainteté, le type de l'humanité dans sa primitive innocence; par la vie humble, pauvre et souffrante, embrassée volontairement pour le salut de ses frères, dans sa passion et sur la croix, il est le type de l'humanité qui expie et se dévoue; par la transfiguration éternelle, qui est la

^a « Toutes les religions nourrissent l'art, écrivait Canova à Napoléon; mais aucune ne le fait dans la même mesure que la nôtre. »

récompense de son sacrifice, il est le type de l'humanité glorifiée, jouissant de la suprême béatitude dans la vision de la beauté infinie.

76. A côté de ce type idéal, il est un autre type achevé : celui de Marie. Dans la maison de Nazareth, où Jésus est conçu du Saint-Esprit et où il sera le compagnon de travail de son père adoptif, Joseph ; dans la maison de Zacharie et d'Élisabeth, où il sanctifie par sa présence Jean-Baptiste, son précurseur ; près de la crèche de Bethléem, où les bergers et les mages viennent lui rendre leurs hommages ; au temple, où il est présenté au Seigneur et où, à l'âge de douze ans, il émerveille les docteurs de la loi ; sur le chemin de l'exil, en Égypte, aux noces de Cana, au pied de la croix, et lorsqu'il est mis au tombeau ; au cenacle, où il envoie son Esprit-Saint aux Apôtres ; et au ciel, où il l'élève triomphante, apparaît une femme, la très sainte Vierge Marie, dont tous les traits respirent une grâce céleste, sans aucune trace d'imperfection morale.

77. Ces types parfaits du Christ et de sa Mère se reflètent avec des nuances innombrables et des modifications indéfiniment variées dans les Saints, dont les visages expriment telle vertu dominante, tel état extraordinaire : la tristesse du repentir ou la pureté virgine, l'effort du combat ou la joie de la victoire, le zèle de la vie active ou l'extase de la vie contemplative, et, tout ensemble, la paix, la douceur, la patience, l'amour ardent de Dieu et des hommes.

78. En regard du Christ et de ses Saints, se dresse son implacable adversaire, Satan, le type du mal, le type du désespoir extrême et de l'extrême dégradation. Satan est le chef des pervers, de tous les rebelles à la grâce divine. Leur laideur morale, conséquence de l'amour désordonné de soi, contraste avec la ravissante beauté de ceux qui ont aimé Dieu jusqu'au mépris d'eux-mêmes. Leur physionomie exprime l'orgueil, la colère, l'envie, l'ironie amère et méchante, la stupidité brutale, et toujours la haine, avec un fonds de souffrance incurable. Le caractère hideux du vice, retracé avec sobriété dans les œuvres d'art, fait puissamment ressortir l'harmonieux éclat de la vertu.

Les artistes chrétiens.

79. Telles sont les idées et les émotions nouvelles, tels sont les sujets inépuisables qui ont inspiré, depuis l'âge des catacombes, les artistes chrétiens.

Le monde est rempli de leurs chefs-d'œuvre. — En architecture, la basilique est sortie des éléments combinés du style grec et du style romain, pour atteindre dans l'architecture gothique à sa plus haute perfection². — En sculpture, quelle beauté d'expression, quelle lueur du ciel, quels rayons d'immortalité, dans ces statues de saints ou de pieux fidèles, que l'on voit dormir du sommeil des justes, sur leurs sépulcres de pierre, les mains jointes, la tête appuyée sur les genoux des anges ! — En peinture, la matière a été en quelque sorte spiritualisée par une distribution savante de la lumière et des couleurs, et on lui a fait reproduire avec une suave pureté les plus beaux sentiments de l'âme. — Dans le plain-chant et la musique, quelle pure, profonde et sainte expression des émotions que fait surgir dans l'âme la nouvelle vie intérieure apportée aux peuples par le christianisme ! — La poésie, dans ses formes diverses, a été transformée et ennoblie ; le lyrisme a célébré l'amour de Dieu avec des effusions de tendresse incomparables ; un nouveau drame, le grand drame de la rédemption du monde, a jailli de la liturgie ecclésiastique ; l'amour naturel, lui-même épuré et transfiguré, a gagné en intimité et en délicatesse, par la noblesse que la femme a reçue du christianisme¹.

² « L'esprit est l'ouvrier de sa demeure. Voyez comme il travaille la figure humaine dans laquelle il est enfermé, comme il imprime la physionomie, comme il en forme et en déforme les traits : il creuse l'œil de méditation, d'expérience et de douleurs ; il laboure le front de rides et de pensées ; les os mêmes, la puissante charpente du corps, il la plie et la courbe au mouvement de la vie intérieure. De même il fut l'architecte de son enveloppe de pierre, il la façonna à son image, il la marqua au dehors, au dedans, de la diversité de ses pensées ; il y dit son histoire, il prit bien garde que rien n'y manquât de la longue vie qu'il avait vécu ; il y grava tous ses souvenirs, toutes ses espérances, tous ses regrets, tous ses amours. Il y mit, sur cette froide pierre, son rêve, sa pensée intime. Dès qu'une fois il eut échappé des catacombes, de la crypte mystérieuse où le monde païen l'avait tenu, il la lança au ciel, cette crypte ; d'autant plus profondément elle descendit, d'autant plus haut elle monta ; la flèche flamboyante échappa comme le profond soupir d'une poitrine oppressée depuis mille ans. Et si puissante était la respiration, si fortement battait le cœur du genre humain, qu'il fit jour de toutes parts dans son enveloppe ; elle éclata d'amour pour recevoir le regard de Dieu. » (MICHELET.)

¹ HETTINGER, *Théologie fondamentale*, p. 529.